

YASMINE CHAMI

Casablanca Circus

roman

ACTES SUD

*à mes fils Mehdi et Amine
à Selma, notre étoile
à mes parents Nadia et Hassan*

*Avez-vous jamais eu de l'indulgence ?
— De l'indulgence ?
— Pour les gens. Pour ce que les gens se
figurent avoir vu. Car rien n'a jamais la
même apparence pour deux personnes
différentes. Ni pour une seule personne.
Cela dépend de quel côté on regarde les
choses.*

WILLIAM FAULKNER,
Le Docteur Martino et autres histoires

*L'indignation doit toujours être la réponse
à l'indignité. La réalité n'est pas une fata-
lité.*

EDUARDO GALEANO

REVENIR

Ils avaient décidé ensemble – c’est ainsi que Chérif le rappela à May quand il évoqua la *perspective du retour* comme ils le disaient en riant auparavant –, que l’arrivée d’un second enfant dicterait la date de leur réinstallation à Casablanca, comme si cet enfant-là les arrimait à l’âge des responsabilités ; revenir, donc, dans cette ville où ils étaient nés, avaient grandi le temps d’une enfance qu’ils ne qualifiaient pas encore en quittant Casablanca à dix-sept ans, sitôt leur bac obtenu ? ; “pas la même enfance, chacun la sienne, avait précisé Chérif avec humour, toi sur les hauteurs verdoyantes de la colline des bienheureux, moi dans les dédales de Mers Sultan, pas loin du consulat de France, dans un immeuble habité par des familles italiennes qui avaient laissé partout leur empreinte, dallage noir et blanc et rampe d’escalier en bois arrondi ; moi libre de vagabonder après les cours jusqu’au parc Murdoch, toi prisonnière, mon amour, de ce corps à préserver du regard et surtout des gestes de tous ces hommes dont grouille la ville aux façades lépreuses lézardées par le temps, splendeur des habitats Art déco dont s’enorgueillissent les prospectus touristiques, effondrés souvent, balcons grisâtres envahis

d'une maigre végétation résistant à l'humidité salée et au sillage de gazoil dont les toxiques émanations font trembler l'atmosphère dorée, maculée de cette crasse odorante qui monte jusqu'aux cieux déployés sur nos têtes comme un destin têtus". "Tu es un poète", avait-elle souri avec malice mais il avait rétorqué, vif : "Jamais ! Les poètes finissent maudits, la ville les dissout, les avale, crache leurs os disloqués qui vont rejoindre les carcasses de poissons morts au large du port. Plutôt mourir ! Non, je serai un nabab... et toi la reine de Saba ! Ma femme."

Carnet n° 1 / Revenir

Septième semaine de grossesse

Dans la pièce blanche, seule avec le médecin, la peau de mon abdomen badigeonnée de gel, je t'ai vu pour la première fois aujourd'hui. Ton cœur battant. La sonde froide contre ma peau, je suis devenue précieuse d'un coup. Toi en moi. Comme avec Ilias la première fois. La même incrédulité heureuse. Une telle joie. Tu es là. Notre deuxième enfant. Mon amour.

Tu as la forme de notre destin, avec toi nous retournons. Où ? ai-je demandé à ton père, pour rire. Nous rions beaucoup, Chérif et moi, Chérif et May, tes parents que tu ne connais pas encore, ou peut-être es-tu traversé par l'intuition de nous en même temps que nos héritages génétiques, nos généalogies mêlées s'enroulent et se déroulent pour te déployer. Il a tiré une mèche de mes cheveux longs : "À Casablanca, mon amour, où nos rêves seront broyés comme tu le sais déjà, tu sais tant de choses, ma femme qui fait semblant de ne pas savoir, nous retournons dans la gueule du loup, parce que nous devons être ce que nous sommes,

non ? C'est toi qui l'as dit, chérie, un soir de décembre au bord de la Seine, j'avais ta main fraîche dans la mienne, tu t'es assise sur le parapet de pierre, tes yeux à hauteur des miens et une fois de plus je me suis perdu dans leurs étranges paillettes dorées, avec ce cercle bleu nuit autour de tes prunelles noisette, parfois sombres et soudain vertes comme le fond d'un étang envahi par un lichen tenace, tu m'as dit : « Regarde-moi, et promets-moi que nous deviendrons ce que nous sommes. »

C'est vrai. Ton père ne ment jamais. Il s'est agenouillé devant moi : "Vos désirs sont des ordres, ma reine."

May ne sait pas pourquoi elle rêve tant depuis qu'elle se sait enceinte. Des rêves décousus, effilochés, dont ne subsistent au réveil que quelques filaments qui miroitent à la surface de sa conscience semi-nocturne encore, et dont elle s'efforce de reconstituer la trame mouvante ; cette nuit, en songe, elle a retrouvé le visage flottant de sa grand-mère paternelle nimbée d'une lumière blanche, sur le seuil de la porte d'une maison blanche elle aussi, elle s'est avancée mais il y avait entre elles une sorte de lac étale. May a senti l'eau fraîche glacer la plante de son pied droit, et soudain ce geste net de Lalla qui dit non mieux qu'aucune parole ; elle est restée sur la rive, interdite, sensation de chaleur, elle a suffoqué et s'est éveillée en sueur. Une aube d'été à Paris, l'atmosphère de la pièce encore chargée de la canicule de ces derniers jours, le caraco de coton léger colle à sa peau, Chérif dort profondément à côté d'elle, il agite la main comme un noyé puis la laisse retomber lourdement et se tourne à la recherche de la fraîcheur

illusoire des draps. Son corps sec à la peau ambrée brille un peu dans la lumière de cette fin de nuit, ils n'ont fermé ni les volets ni les fenêtres dans l'espoir d'un souffle d'air, mais la fraîcheur est un horizon lointain, encore une semaine de fournaise, prévoit le site de Météo France, elle se lève et, sans prendre la peine de refermer la porte derrière elle, traverse le couloir jusqu'à la chambre d'Ilias ; il dort comme son père, elle le constate, étalé en travers de son lit, odeur d'enfance poudrée et lactée, May bute sur une ville en Lego, une muraille hérissée de tourelles, et à l'intérieur des cubes de couleur aux toits plats ou triangulaires, avec perchés dessus des personnages qui veillent, pourquoi Ilias construit-il des villes assiégées toujours ?

Ilias adore Lisa, mais parfois des idées folles traversent l'esprit de May, Lisa lâche sa main pendant qu'ils traversent la rue Pierre-Nicole pour aller à l'école... Tout va bien, là, Ilias dort dans sa chambre et Lisa est une babysitter tendre et consciencieuse, c'est elle, May, qui déborde d'inquiétude, mais de quoi Ilias a-t-il besoin de se défendre ainsi ? Elle secoue la tête pour chasser cette question qui refuse de se dissiper entièrement. L'évocation par ses deux parents de leur retour ensemble à Casablanca l'attelle inquiété sourdement, ou la venue prochaine d'un autre enfant mis sur la défensive ?

Que sait-elle de son fils qu'elle aime plus que tout, elle se le formule ainsi, farouchement, cernée par un tourment nouveau, quelle place prendra l'enfant à venir que ne pourra occuper Ilias, lui qui jusque-là régnait en maître dans son cœur de mère ?

Un mois plus tôt, dans la pièce réservée à l'échographie, le regard vigilant de la gynécologue fixait l'image liquide de son utérus bleu nuit, des traînées pâles sur l'écran signalaient les frontières de la poche dans laquelle flottait l'embryon. Chérif, pris au dernier moment dans une réunion urgente avec le conseil régional dont dépendait son projet, ne l'avait pas accompagnée ; il espérait construire un lieu de culture et de partage pour les jeunes de la cité des Bosquets à Montfermeil, engagés dans ces barres que les urbanistes des années 1960 avaient conçues comme une alternative heureuse à la précarité des bidonvilles où s'entassaient leurs parents venus construire la prospérité des Trente Glorieuses, du sang et des larmes encore et encore, et pour finir ces gosses en errance entre les tours infernales, égalité mes frères, parfois la colère de May montait mais d'autres fois elle était heureuse.

Elle l'avait été : "Dis-moi, chérie, que vois-tu ?", elle avait braqué le téléphone contre l'écran de l'appareil à échographie : "Regarde", et ensemble ils avaient regardé, elle dans cette pièce, allongée à moitié sur la table inclinée, le dos relevé, son ventre dénudé toujours plat, luisant de gel, le métal froid de la sonde d'acier glissant avec insistance sur sa peau invisiblement rétractée, lui, par écran interposé, les yeux fixés sur l'autre écran, celui où avait surgi au milieu de ce fond dense comme une nuit miroitante une forme indistincte, et là au centre un battement qui les avait fait frémir. May avait senti son émotion en même temps que la sienne, le médecin avait augmenté le son, le rythme sourd envahissait la pièce, ce cœur et le mien ensemble, mon minuscule et gigantesque amour, une vague immense l'avait

submergée comme pour Ilias ; et comme pour Ilias elle avait pleuré.

Mais Chérif n'était pas avec elle. La première fois, leur premier enfant ensemble, leur premier enfant tout court, il l'avait enlacée sur cette table, sa chemise ensuite maculée de gel, ils avaient ri... "J'aurais voulu être avec toi aujourd'hui mon amour", et elle, légère, elle faisait semblant parce qu'au moment où elle répondait ce n'était déjà pas vrai "ce n'est rien, tu as fait comme tu as pu" ; elle ne le pensait pas, il y avait un moyen, il aurait dû être là, mais bien sûr qu'il ne le pouvait pas, comment déplacer une réunion alors même que son projet en dépendait.

Elle avait partagé chaque étape de ce rêve dont il espérait faire une réalité, après tout elle avait mené pour leur équipe un patient travail ethnographique durant plus de dix-huit mois... Scènes de vie et aménagements urbains, étude de cas : la cité des Bosquets, publié ensuite dans la *Revue française de sociologie* grâce au soutien indéfectible de son ancien directeur de thèse, Jean-Louis Corot... Chérif et son équipe s'étaient appuyés sur cette enquête pour organiser leur proposition, repenser les espaces communs de cette cité emblématique des ghettos pour immigrés finalement baptisés friplement les quartiers, puis plus clairement *territoires perdus* de la République pour désigner un de ces no man's land enclavés où les jeunes en proie au désespoir et à la relégation nient avec violence les lois de la société qui les rejette.

Mais ils sont là, Chérif et elle, amoureux de cette ville si belle, Paris et ses librairies où elle se perd et se trouve, sa lumière grise nimbée d'or froid, le

miroitement de son fleuve, la spirituelle ironie de ses garçons de café comme un habit de dignité légère, et surtout ce peuple multiple de la ville, les habitants des quartiers bourgeois, à la légitimité hautaine, et l'humanité vivante de ceux de cette autre ville qui commence à République et comprend tout le nord-est de la capitale, les corps, les visages, les parlers changent, elle y ressent toute la vitalité de ceux qui sont partis et bataillent ici pour un avenir meilleur...

En sortant de chez le médecin, May a déambulé, remontant à pied de la Madeleine vers la Concorde, puis elle a longé les quais jusqu'au pont des Arts, et traversé pour retrouver la rive gauche et rentrer tranquillement chez eux dans la tiédeur de cette journée de printemps.

Lisa, prévenue un peu plus tôt, avait déjà emmené Ilias se promener et faire glisser son bateau dans le bassin du jardin du Luxembourg. May a regardé Paris comme jamais auparavant, les marronniers en fleurs, les lilas ; arrêtée dans un square tranquille de la rue du Bac, assise sur un banc, elle a observé les garçons et les filles qui jouaient, deux vieilles dames souriaient au soleil, un homme jeune maintenait son fils debout puis le lâchait progressivement et l'enfant encore incertain sur ses jambes s'agrippait au genou de son père. Plus loin dans l'allée, un petit garçon tomba, butant sur une pierre, et une jeune mère cria de peur.

Une heure plus tard, May s'en retournait par les rues encore pleines d'une clarté adoucie. L'appartement inondé de la lumière du jour finissant mais toujours nimbé d'un voile bleu était jonché de cartons, Lisa y entassait les jeux les plus anciens d'Ilias. Lui flottait déjà dans la baignoire envahie de poissons colorés éparpillés : "Regarde, maman, les bleus attaquent !"

Elle plongea les mains dans l'eau tiède et joua à aider les malheureuses créatures jaunes et vertes à échapper aux stratégiques agressions des poissons bleus dotés de superpouvoirs, volant puis replongeant dans les remous savonneux. Après un long moment, les genoux meurtris, elle le sortit de l'eau malgré ses protestations et le tint contre elle, enveloppé dans un large drap de bain, immobile et chaud, et soudain la chevelure humide dans son cou, la joue douce contre ses clavicules, eux deux, et le ou la troisième en elle mais Ilias ne le savait pas encore, attendre le retour de Chérif pour le lui annoncer, ou peut-être la prochaine échographie, pouvoir lui dire : tu vas avoir une petite sœur, c'est son désir à elle, une petite fille espiègle et sautillante, cheveux longs et voix flûtée, ou le contraire, tranquille et terrienne, un peu grave, elle l'invente à loisir, ou un petit garçon, un autre, campé, avec le teint doré de son père, et ses yeux bruns en amande.

Chérif était rentré un peu tard, un énorme bouquet dans les mains... Ilias somnolent avait dîné et s'était endormi sur le divan du séjour. Ils l'avaient porté ensemble dans sa chambre, puis allongés l'un contre l'autre, sa main à lui sur son ventre à elle, ils avaient parlé dans la paix de la nuit, son projet serait accepté ou refusé en septembre, la grossesse serait alors bien avancée, un peu plus de six mois, elle pouvait peut-être envoyer son dossier pour un poste à l'université d'Ain Chock, "il le faut acquiesça-t-il, si mon projet est accepté, je passerai la moitié de la semaine à Paris, c'est trop important pour le lâcher, j'ai tout porté depuis le début, je démarrerai l'agence avec Jed et Pierre à Casablanca parallèlement, ce sera un peu difficile, mon amour, seule la

moitié du temps avec les enfants si petits, tu pourrais t'installer chez tes parents, un an au plus, dans l'entre-deux, puis ce sera plus simple, je ne serai absent que trois jours toutes les deux semaines”.

May avait refusé, elle désirait un chez-eux à Casablanca, son cœur s'était serré, la beauté de Paris flottait en elle, cette journée lumineuse dans la ville, la douceur de l'après-midi dans le square de la rue du Bac, Ilias avait passé une toute petite enfance heureuse entre leur appartement rue Vavin et la crèche à quelques centaines de mètres, puis la maternelle pas trop loin.

Carnet n° 1 / Revenir

Huitième semaine de grossesse

Cette nuit Chérif et moi... quelque chose a changé... une gravité nouvelle dans son regard, comme si devenir père d'une petite fille l'alourdissait un peu, nous retrouvons une équation égale, en équilibre parfait, et le voilà responsable de deux femmes, c'est ce qu'il a dit quand le médecin nous a annoncé : "C'est une petite fille, aucun doute." Mon cœur a tressailli de joie. "Nous l'appellerons Selma, mon amour, tu veux ? C'est son nom dans mon cœur depuis que je la rêve", et il a acquiescé immédiatement, "oui, Selma, c'est un beau prénom"... C'est le nom de mon retour à Casablanca, le tien, ma petite à venir, je n'en finis pas de t'évoquer, Selma la vive, la douce, la rieuse, la grave, la tendre, Selma ma fille.

May, Chérif et Ilias ont quitté Paris pour quinze jours, une semaine en Italie, avant Casablanca, “pour respirer”, a soufflé May, chez Carla et Pierre, qui leur ont offert de passer chez eux, au village de Capo di Sorrento, quelques jours de vacances. Dans cette maison entre ciel et terre, en surplomb au-dessus de la Méditerranée, le Vésuve au loin, May et Carla ont mis leurs énergies en commun pour gérer les trois enfants, repas, bains, jeux, et les heures ont passé légères, entre le marché tôt le matin, délices rapidement préparés, tomates goûteuses à l’huile d’olive, le jus d’un des citrons sucrés de la région en guise d’assaisonnement, quelques petites boules brunes de boncoccini épars, des pâtes à la tomate et à l’ail pour les enfants, et dans cette formule, elles incluaient, rieuses, Chérif et Pierre penchés sur leurs plans déroulés, envahissant la table en fer forgé et mosaïque du jardin, et il fallait réclamer de la place pour que ces deux-là, rendus à la réalité de l’instant, replient leurs croquis et leurs estimations à regret, dissertant tout le long du repas sur les mérites comparés de tel aménagement du quartier de la cité des Bosquets, évoquant en particulier la réinvention de potagers ouvriers comme une possibilité de créer un écosystème complet sans pour autant consacrer la fermeture autarcique du quartier, avec le risque de renforcer la réalité vécue par les habitants d’un ghetto.

Les images désolées de barres et de béton se superposaient à la vue éclatante qui, débordant les frondaisons de lauriers, les pins majestueux et les citronniers alourdis, leur offrait en contrebas la Méditerranée si claire que le moindre remous s’y inscrivait en plis transparents. Il y avait aussi les après-midis chaudes durant lesquelles May et Chérif, une fois Ilias endormi

le temps d'une courte sieste, descendaient se baigner dans la crique turquoise, foulant le fin sable noir de leurs sandales de cuir. Elle se débarrassait rapidement de sa robe légère tandis qu'il ôtait son tee-shirt, et ils avançaient unis dans l'eau fraîche, il admirait sa femme toujours fine, dorée dans la chaleur vibrante, statue animée à la peau soyeuse, comme une divinité de la Méditerranée qui l'aurait distingué, lui simple mortel, il l'éclaboussait pour rire puis plongeait à sa suite, et ils nageaient longuement avant de remonter, salés et joyeux, légèrement las, enlacés. Ilias aussi, les épaules rougies malgré les couches cumulées de crème destinées à le protéger de la morsure du soleil, le nez et les pommettes constellés de taches de rousseur, ses cheveux bouclés, renaissait, plein d'une vitalité que n'entravaient plus les espaces clos des parcs urbains où l'accès aux pelouses, aux arbres, est toujours réglementé. Chérif et May observaient leur fils évoluer en liberté, et lorsque leurs regards se croisaient il y avait cette même certitude en chacun d'eux, liberté pour leurs enfants de grandir au bord de l'océan, dans la douceur d'un climat qui laisse le corps exulter, à l'ombre tutélaire des maisons de famille, inclus dans des bandes de cousins et de copains, enfances solaires et libres dont le souvenir est un précieux viatique.

Carnet n° 1 / Revenir

Dixième semaine de grossesse

Ici à Capo di Sorrento, j'ai commencé à sentir que tu vis en moi, une tension dans les ovaires, mes seins plus lourds

et parfois si sensibles que le coton de ma chemise m'irrite, sans doute aussi la chaleur des après-midis dont ne nous protège pas l'ombre des citronniers et des cyprès du jardin. Il y a bien parfois le souffle de la mer en contrebas, et le ciel si bleu qu'il déverse sur nous une manne insoutenable, il faut plisser les yeux sous nos chapeaux de paille ou de toile délavée, tu es là à présent, pas seulement l'image subtile que je regardais les premiers jours sans arrêt, un contour floconneux avec une minuscule densité en son centre, mais là parce que comme le soleil, la chaleur, tu me transformes sourdement de l'intérieur, je regarde toute cette beauté et je pense que bientôt elle sera là pour toi, au terme de l'aventure que tu traverses en moi, ton incarnation, mon amour, ta chair et la mienne qui te nourrit, tu me transformes autant que je te fabrique dans un processus qui m'échappe et me rend infiniment féconde, vivante, habitée. Ma fille, mon amour caché, nous dans le tremblement, le bourgeonnement qui m'habite et me dépossède, me comble et m'affole... Hier à Pompéi, ce monde effacé m'a bouleversée parce que j'ai imaginé la vie dans les larges rues où l'on distingue encore les traces des chars, les banquets dans les riches demeures patriciennes dont les sous-sols recèlent des cellules d'esclaves tellement étroites qu'un homme adulte ne peut y tenir ni debout ni couché sans replier ses jambes en chien de fusil, l'animation des marchés et la douceur des jours, et soudain le volcan soulevé, et la vie ensevelie... Je ne peux dire à ton père combien la splendeur de cette côte amalfitaine me livre sans défense à la certitude où nous sommes aujourd'hui que la vie telle que nous la connaissons est menacée, la Méditerranée et ses poissons aux entrailles pleines de plastique, les corps des migrants tournoyant dévorés par les créatures marines, et voilà que j'y nage, toi en moi, comme dans le berceau du monde qui est le mien, les sirènes sont asphyxiées et

Poséidon à la retraite, chassé par les navires qui aspirent ses vivants sujets à nageoires, je te mets dans ce monde, ma fille, et pourtant ma joie est pleine et intacte, tu es là.

À Casablanca, c'est l'océan Atlantique qui nous attend, ses marées, les vagues hautes irisées avec une dentelle d'écume qui brille comme du givre, non plus la beauté partout offerte mais saisissante entre deux immeubles vétustes, dans la tourelle envahie de vigne vierge d'une maison des années 1920 boulevard Moulay Youssef où la majesté de la double rangée de très anciens palmiers rappelle aux passants émerveillés par les villas El Mokri ou Bonan que la ville a vécu d'autres vies dont subsistent ces vestiges glorieux et décatis, comme survivent les vieilles femmes aux mentons envahis de chair, aux yeux profonds et chassieux, chez lesquelles surprennent la finesse d'une cheville ou la douceur persistante du contour de la joue dans un visage effondré. C'est là que nous retournons demain, c'est là que tu verras le jour, mon amour.

Quand l'avion amorce sa descente, survolant l'océan puis bientôt les larges carrés jaunes et bruns, terre et herbes déjà sèches en cette mi-juillet, et enfin la ville elle-même, avec à sa pointe la mosquée sur l'océan à présent enfermée dans un bras de béton où se tient l'improbable cité financière, flanquée d'un centre commercial à la mode américaine dont le bord ultime est occupé par l'énorme enseigne Decathlon qui coupe définitivement les habitants de la vieille médina de la mouvante présence de l'Atlantique, May regarde Chérif dont les yeux sont fixés sur la ville qui s'approche rapidement puis disparaît quand l'avion vire pour atterrir sur l'une

des pistes de l'aéroport Mohammed V. Elle sait ce qu'il voit et ce qu'il pense de cette ville qu'il porte dans son cœur, et dont il distingue mieux que personne la beauté résistante et les plaies bourgeonnantes. Souvent Chérif lui a dit : "Nous n'avons pas habité la même ville, tu as vécu dans celle qui ressemble à Miami, au milieu des villas flanquées de grands jardins pleins de plantes aux noms évocateurs, quelques palmiers pour le décor, mais surtout prunus et daturas, lauriers-roses et orangers, parfois un cherimoya, des cactus géants et des caoutchoucs importés à grand prix, le bord de mer avec les piscines privées aux noms vertigineux, Tahiti, Sun Beach, ou plus loin les plages baptisées par l'occupant Tamaris, David, où vous mettiez le pied sans incertitude, vous les gosses d'Anfa et Longchamps, les gamins du lycée Lyautey qu'attendaient à la sortie sur le boulevard Brahim Roudani ou devant l'enceinte de Beaulieu les voitures rutilantes et les armées de chauffeurs dont les enfants, eux, scolarisés à Ain Chock, Sbata ou Hay Mohammadi, sortaient en bandes des lycées publics et arpentaient revêtus de leurs tabliers les entrailles de l'autre ville, mon amour, celle dont tu n'entendais parler que durant l'évocation de faits divers qui épouvantent le péquin, un homme a égorgé sa mère, sa femme et ses enfants dans le quartier de Sidi Othmane, la police mène l'enquête, et chacun de s'émouvoir en évoquant le sort de ces habitants des karyanes, relégués hors des territoires reconnus du centre de la ville, tout entiers absorbés par les multiples trafics qui conditionnent la survie, sniffant la colle et dealant le qarqobi qui permettent l'échappée hallucinée hors des ghettos étouffants où ils sont enclos." May

connaît le ton de voix qui accompagne ces réflexions fiévreuses, comme elle perçoit intimement le lien entre l'engagement passionné de Chérif dans le projet de réhabilitation de la cité des Bosquets à la périphérie de Paris et sa conscience douloureuse des épopées qui ont porté ces hommes et ces femmes à abandonner leur monde, la connaissance intime de leurs montagnes ou leurs bidonvilles, le sentiment de relégation, la misère imparable, sans issue, qu'ils ont fuie, affrontant l'exil, la perte des liens et des repères dans l'espoir d'offrir à leurs descendants une vie meilleure, avec toujours au cœur le rêve du retour glorieux vers les karyanes, tous rattachés dans une généalogie prestigieuse au karyane central du Hay Mohammadi, celui de la résistance populaire aux colons, puis au pouvoir central, et dont la chanson de geste est devenue un hymne déployé par des artistes mythiques, Nass el Ghiwane*, Lemchaheb, ou Miftah. Elle sourit devant les sourcils froncés de son mari qui affronte la passerelle, la main d'Ilias dans la sienne, cherchant May du regard, "où es-tu, attention à la marche", et sitôt la cabine climatisée derrière eux, les voilà enveloppés tous les trois dans l'haleine tiède et humide de ce mois de juillet, sous le ciel cobalt déversé au-dessus d'eux, aux oreilles la musique arabo-andalouse

* Nass el Ghiwane est un groupe musical marocain né dans les années 1970 à Casablanca, au cœur du quartier Hay Mohammadi, composé au départ de cinq musiciens : Omar Sayed, Laarbi Batma, Boujmaa, Alal Yaala et Aziz Tahiri qui sera plus tard remplacé par Abderhmane Paco. Leur répertoire puise dans le creuset des cultures populaires marocaines mais aussi de la tradition religieuse. Leurs chants sont à la fois engagés et poétiques. On les appelle les Rolling Stones de l'Afrique.

diffusée dès l'atterrissage, symphonie urbaine et raffinée se superposant aux chants de vie et de révolte issus de dar echabab du Hay que Chérif fredonnait à Paris en modifiant inlassablement les plans de la maison des jeunes inventée sur le modèle de celle mythique du Hay Mohammadi, le lieu de vie et d'expression de la jeunesse du bidonville devenu historique, le karyane des karyanes, comme un château de tôle et de plastique pour l'aristocratie populaire du Hay. Chérif fredonne, les écouteurs sur les oreilles, la mélodie douce et triste d'un des chants de Nass el Ghiwane, *Mahmouma*, tandis que May rassemble leurs trois passeports avant de passer la police des frontières.